

# utopie et romantisme révolutionnaire chez ernst bloch

michael löwy

J'ai eu la chance de connaître Ernst Bloch personnellement. Notre rencontre a eu lieu en 1974, dans son appartement à Tübingen, situé non loin de l'école (*le Stift*) où – comme il aimait souvent le rappeler dans ses écrits – en 1789, les jeunes Hegel, Schelling et Hölderlin ont planté un arbre de la liberté pour fêter la Révolution française. Il était déjà âgé de 89 ans, pratiquement aveugle, mais d'une impressionnante lucidité.

Parmi ses remarques, lors de notre entretien, il y en a une qui m'a beaucoup frappé et qui résume la fidélité obstinée de toute une vie à l'idée de l'utopie : “Le monde tel qu'il existe n'est *pas vrai*. Il existe un deuxième concept de vérité, qui n'est pas positiviste, qui n'est pas fondé sur une constatation de la facticité (...); mais qui est plutôt chargé de valeur (*Wertgelanden*), comme par exemple dans le concept ‘un vrai ami’, ou dans l'expression de Juvenal *Tempestas poetica* – c'est-à-dire une tempête telle qu'elle se trouve dans le livre, une tempête poétique, telle que la réalité ne la connaît jamais, une tempête menée jusqu'au bout, une tempête radicale. Donc une *vraie* tempête, dans ce cas par rapport à l'esthétique, à la poésie; dans l'expression ‘un véritable ami’, par rapport à la sphère morale. Et si cela ne correspond pas aux faits – et pour nous marxistes, les faits ne sont que des moments réifiés d'un procès, et rien de plus – dans ce cas-là, *tant pis pour les faits (um so schlimmer für die Tatsachen)*, comme le disait le vieux Hegel”.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> J'ai publié cet entretien en annexe de mon livre *Pour une sociologie des intellectuels révolutionnaires. L'évolution politique de Lukacs 1909-1929*, Paris, Presses Universitaires de France, 1976, p. 294.

Les références ici sont latines et germaniques, mais on ne peut pas s'empêcher de penser, en lisant ces paroles, à une vieille qualité juive, parfaitement décrite par un terme hébreu et yiddish bien connu : la *chutzpa*, c'est-à-dire, en traduction française très approximative, le culot, l'insolence, le défi.

Le rêve éveillé de l'utopie est au cœur de la réflexion de Bloch depuis ses premiers écrits, *L'esprit de l'utopie* de 1918 et *Thomas Münzer, théologien de la révolution* de 1921. Une dimension romantique est très présente dans ces œuvres, à la fois par la critique radicale et impitoyable de la civilisation industrielle/bourgeoise et par la référence à des traditions du passé, notamment *religieuses*. Sa réflexion puise à des multiples sources spirituelles, parmi lesquelles le *messianisme juif* occupe une place de choix. Dans un chapitre intitulé "Les juifs comme symbole" de *L'esprit de l'utopie* il célèbre la religion juive comme celle qui a la vertu essentielle d'être "construite sur le Messie, sur l'appel au Messie". C'est cette croyance qui fait la continuité historique du "peuple des Psaumes et des prophètes" et qui inspire, au début du xx<sup>e</sup> siècle "le réveil de la fierté d'être juif". Selon Bloch, Jésus était un vrai prophète juif, mais il n'était pas le vrai Messie : le "Messie lointain", le Sauveur, le "dernier Christus, encore inconnu", n'est pas encore advenu.<sup>2</sup>

L'utopie révolutionnaire chez Bloch – comme chez Walter Benjamin – est inséparable d'une conception messianique/millénariste de la temporalité, opposée à tout gradualisme du progrès : écrivant sur Thomas Münzer et la guerre des paysans du xvi<sup>e</sup> siècle, il observe : "ce n'était point pour des temps meilleurs que l'on menait le combat mais pour la fin de tous les temps... *L'irruption du Royaume*". Sa démarche est curieusement "synchrétique", à la fois juive et chrétienne – comme par exemple dans cet autre passage du livre sur Münzer, qui compare le Troisième Évangile de Joachim de Flore, le millénarisme des paysans anabaptistes et le messianisme des kabbalistes de Safed (Tsfat) qui attendent, au nord du lac de Tibériade "le vengeur messianique, le destructeur de cet Empire et de cette Papauté... le restaurateur d'*Olam-ha-Tikkun*, véritable Royaume de Dieu...". Il ne s'agit pas seulement d'histoire : Bloch croit, en 1921, à l'imminence, en Europe, d'un changement révolutionnaire, qu'il décrit dans un langage juif-messianique comme la Princesse Sabbath qui apparaît, encore cachée derrière une mince muraille craquelée, tandis que "haut dressée sur les décombres d'une civilisation ruinée... s'élève l'esprit de l'indéracinable utopie".<sup>3</sup>

---

<sup>2</sup> E. Bloch, *Geist der Utopie*, Munich-Leipzig, Duncker & Humblot, 1918, pp.323, 331-332. (Voir à ce sujet le beau livre d'Arno Münster, *Figures de l'utopie chez Ernst Bloch*, Paris, Aubier, 1985).

Se référant à ses premiers écrits, et en particulier le *Thomas Münzer*, Bloch les définit comme *romantiques révolutionnaires*. Je pense que cette définition s'applique à l'ensemble de son œuvre. Par "romantisme", je n'entends pas seulement une école littéraire du début du XIX<sup>e</sup> siècle, mais un vaste courant culturel de protestation, au nom de certaines valeurs sociales ou culturelles du passé, contre la civilisation capitaliste moderne, en tant que système de rationalité quantificatrice et de désenchantement du monde.<sup>4</sup> Bien évidemment, la nébuleuse culturelle romantique est loin d'être homogène : on y trouve une pluralité de courants, depuis le romantisme conservateur ou réactionnaire qui aspire à la restauration des privilèges et hiérarchies de l'Ancien Régime, jusqu'au romantisme révolutionnaire, qui intègre les conquêtes de 1789 (liberté, démocratie, égalité) et pour lequel le but n'est pas un *retour* en arrière mais un *détour* par le passé communautaire vers l'*avenir utopique*.

C'est évidemment à ce dernier courant qu'appartient Ernst Bloch et c'est dans cet esprit que furent rédigés ses principaux écrits, aussi bien ses œuvres de jeunesse que celle de sa maturité, le *Prinzip Hoffnung*.

Le *Principe Espérance* est le livre le plus important d'Ernst Bloch et sans doute une des œuvres majeures de la pensée émancipatrice du XX<sup>e</sup> siècle. Monumentale (plus de 1600 pages), elle a occupé l'auteur pendant une bonne partie de sa vie : écrite pendant son exil aux États-Unis, de 1938 à 1947, elle sera revue une première fois en 1953 et une deuxième en 1959. Suite à sa condamnation comme "révisionniste" par les autorités de la République Démocratique Allemande, son auteur finira par quitter l'Allemagne de l'Est, lors de la construction du mur de Berlin (1961).<sup>5</sup>

Personne n'a jamais écrit un livre comme celui-ci, brassant, dans un même souffle visionnaire, les présocratiques et Hegel, l'alchimie et les nouvelles de Hoffmann, l'hérésie ophite et le messianisme de Shabbataï Tsevi, la philosophie de l'art de Schelling et le matérialisme marxiste, les opéras de Mozart et les utopies de Fourier. Ouvrons une page au hasard : il est question de l'homme de la Renaissance, du concept de matière chez

---

<sup>3</sup> E. Bloch, *Thomas Münzer, théologien de la révolution*, Paris, Julliard, 1975, pp. 84, 91, 305-306. Hans Jonas reproche au marxisme en général et à Bloch en particulier leur messianisme, leur "eschatologie sécularisée", leur "millénarisme" (*Chiliasmus*) et leur aspiration démesurée à "une métamorphose de l'être humain" – accompagnée du refus d'une "simple amélioration" fondée sur un raisonnable et efficace "programme de réformes". (Hans Jonas, *Das Prinzip Verantwortung*, Frankfurt, Suhrkamp, 1979, pp. 313-315, 386).

<sup>4</sup> Je me permets de renvoyer à mon ouvrage (en collaboration avec Robert Sayre), *Révolte et Melancolie. Le romantisme à contre-courant de la modernité*, Paris, Payot, 1992.

<sup>5</sup> Dès décembre 1956, le quotidien du parti officiel, *Neues Deutschland* écrivait : "la philosophie de Bloch sert objectivement à des buts politiques réactionnaires" (cité dans A. Münster, Introduction à *Tagträume von aufrechtem Gang. Sechs Interviews mit E. Bloch*, Frankfurt, Suhrkamp, 1978, p. 11).

Paracelse et Jakob Böhme, de la *Sainte Famille* de Marx, de la doctrine de la connaissance chez Giordano Bruno et du livre sur la *Réforme de l'entendement* de Spinoza. L'érudition de Bloch est tellement encyclopédique que rares sont les lecteurs capables de juger, en connaissance de cause, de chaque thème développé dans les trois volumes du livre. Son style est souvent hermétique, mais il a une puissante qualité suggestive : c'est au lecteur d'apprendre à filtrer les joyaux de lumière et les pierres précieuses semées par la plume poétique, et parfois ésotérique, du philosophe.<sup>6</sup>

Contrairement à tant d'autres penseurs de sa génération – à commencer par son ami György Lukacs – Bloch est resté fidèle aux intuitions de sa jeunesse et n'a jamais renié le romantisme révolutionnaire de ses premiers écrits. On trouve ainsi dans *Le Principe Espérance* de fréquentes références à *L'Esprit de l'Utopie*, notamment à l'idée de l'utopie comme conscience anticipatrice, comme figure du "pré-apparaître".

Le pari fondamental d'Ernst Bloch est le suivant : la philosophie aura la conscience du lendemain, le parti pris du futur, le savoir de l'espérance, ou elle n'aura plus aucun savoir du tout. A ses yeux, c'est la volonté utopique qui guide tous les mouvements de libération dans l'histoire de l'humanité : "les chrétiens eux aussi la connaissent à leur manière, tantôt avec une conscience sommeillante, tantôt avec un intérêt bien éveillé : ne leur fut-elle pas léguée dans les passages de la Bible relatifs à l'exode et au messianisme?".<sup>7</sup>

La philosophie de l'espérance de Bloch est avant tout une théorie du *Non-encore-être*, dans ses diverses manifestations : le Non-encore-conscient de l'être humain, le Non-encore-devenu de l'histoire, le Non-encore-manifesté dans le monde. Car, pour lui, le monde humain est plein de disposition à quelque chose, de tendance vers quelque chose, de *latence* de quelque chose, et ce quelque chose vers lequel il tend c'est l'aboutissement de l'intention utopique : un monde délivré des souffrances indignes, de l'angoisse, de l'aliénation. Dans sa recherche des fonctions anticipatrices de l'esprit humain, le rêve occupe une place importante, depuis sa forme la plus quotidienne – le rêve éveillé – jusqu'au "rêve en avant" inspiré par les images-de-souhait.

Le paradoxe central du *Principe Espérance* c'est que ce texte puissant, entièrement tourné vers l'horizon de l'*avenir*, vers le Front, le *Novum*, le Non-encore-être, ne dit presque rien sur le... futur. Il n'essaie pratiquement jamais d'imaginer, de prévoir ou de préfigurer le visage

---

<sup>6</sup> Voir l'article de Jack Zipes sur Bloch dans *Telos* n° 58, 1983. La page en question se trouve dans le ch.41 ("Les paysages de souhait") du volume II, dans la section intitulée "Bruno ou l'œuvre d'art infini".

<sup>7</sup> E. Bloch, *Le Principe Espérance* (PE), Paris, Gallimard, 1976, vol I, p. 15.

prochain de la société humaine – sauf dans les termes classiques de la perspective marxiste : une société sans classes ni oppression. La science-fiction ou la futurologie moderne de l'intéressent nullement. En réalité – mis à part les chapitres les plus théoriques – le livre est un immense et fascinant voyage à travers le *passé*, à la recherche des images de désir et des paysages de l'espoir, dispersés dans les utopies sociales, médicales, architecturales, techniques, philosophiques, religieuses, géographiques, musicales et artistiques.

Dans cette modalité très particulière de la dialectique typiquement romantique entre le passé et l'avenir, l'enjeu est la *découverte de l'avenir dans les aspirations du passé* – sous forme de *promesse non accomplie* : “les barrières dressées entre l'avenir et le passé s'effondrent ainsi d'elles mêmes, de l'avenir non devenu devient visible dans le passé, tandis que du passé vengé et recueilli comme un héritage, du passé médiatisé et mené à bien devient visible dans l'avenir”.<sup>8</sup> Il ne s'agit donc pas de sombrer dans une rêveuse et mélancolique *contemplation* du passé, mais de faire de celui-ci une source vivante pour l'*action* révolutionnaire, pour une *praxis* orientée vers l'accomplissement de l'utopie.

Le complément nécessaire de la pensée anticipatrice tournée vers le monde à venir est le regard critique envers *ce monde-ci* : la vigoureuse mise en accusation de la civilisation industrielle/capitaliste et de ses méfaits est un des thèmes principaux (souvent méconnus) du *Principe Espérance*. Bloch cloue au pilori la “pure infamie” et “l'impitoyable ignominie” de ce qu'il appelle “le monde actuel des affaires” – un monde “généralement placé sous le signe de l'escroquerie”, dans lequel “la soif du gain étouffe tout autre élan humain”. Il s'attaque aussi aux villes modernes froides et fonctionnelles, qui ne sont plus des foyers – *Heimat*, un des termes-clé du livre – mais des “machines à habiter” réduisant les êtres humains “à l'état de termites standardisés”. Niant tout ornement et toute ligne organique, refusant l'héritage gothique de l'arbre de la vie, les constructions modernes ressemblent au cristal de mort représenté par les pyramides égyptiennes. En dernière analyse, “l'architecture fonctionnelle reflète et même redouble le caractère glacial du monde de l'automatisme, de ses hommes divisés par le travail, de sa technique abstraite”.<sup>9</sup>

La critique de Bloch à la technique moderne (capitaliste) est motivée avant tout par l'exigence romantique d'un rapport plus harmonieux avec la nature. La technique bourgeoise n'entretient avec la nature qu'une relation marchande et hostile : elle “se trouve installée dans la nature comme une armée qui occupe un pays ennemi”. Comme les penseurs de l'École de Francfort, l'auteur du *Principe Espérance* considère

---

<sup>8</sup> PE, I, p. 16.

<sup>9</sup> PE, I, p. 183, II, pp. 204-205, 298, 349-352.

que “le concept capitaliste de la technique dans son ensemble” reflète “une volonté de domination, de relation de maître à esclave” avec la nature. Il ne s’agit pas de nier la technique en tant que telle, mais d’opposer à celle qui existe dans les sociétés modernes l’utopie d’une “technique d’alliance, une technique médiatisée avec la coproductivité de la nature”, une technique “comprise comme délivrance et médiatisation des créations sommeillantes enfouies dans le giron de la nature” – formule empruntée (comme souvent chez Bloch, sans référence de source) à Walter Benjamin.<sup>10</sup>

Cette sensibilité qu’on pourrait appeler “pré-écologique” est directement inspirée par la philosophie romantique de la nature, avec sa conception *qualitative* du monde naturel. Selon Bloch, c’est avec l’essor du capitalisme, de la valeur d’échange et du calcul mercantile qu’on va assister à l’“oubli de l’organique” et à la “perte du sens de la qualité” dans la nature. Goethe, Schelling, Franz von Baader, Joseph Molitor et Hegel sont quelques-uns des représentants d’un retour au qualitatif, qui se développe en réaction contre cet oubli. Habermas n’avait pas tort de qualifier Ernst Bloch de “Schelling marxiste”, dans la mesure où il tente d’articuler, dans une combinaison unique, la philosophie romantique de la nature et le matérialisme historique.<sup>11</sup>

Parmi toutes les formes de la conscience anticipatrice, la religion occupe dans *Le Principe Espérance* une place privilégiée, parce qu’elle constitue, pour son auteur, l’utopie par excellence, l’utopie de la perfection, la totalité de l’espérance. Il faut néanmoins préciser que la religion dont se réclame Bloch est – pour reprendre un de ses paradoxes favoris – une religion athée. Il s’agit d’un Royaume de Dieu sans Dieu, qui renverse le Seigneur du Monde installé dans son trône céleste et le remplace par une “démocratie mystique” : “L’athéisme est si peu l’ennemi de l’utopie religieuse, qu’il en est même la présupposition : *sans athéisme le messianisme n’a pas lieu d’être*”.<sup>12</sup>

Pendant, Bloch tient à distinguer, de façon assez tranchée, son athéisme religieux de tout matérialisme vulgaire, du “mauvais désenchantement” véhiculé par la version la plus plate des Lumières – ce qu’il appelle *Aufklärlicht* en la distinguant de l’*Aufklärung* – et par les doctrines

---

<sup>10</sup> PE, II, pp. 267, 271, 295, 302, 303.

<sup>11</sup> PE, I, p. 17, II, pp. 266, 293, 410. Voir J. Habermas, « Un Schelling marxiste », *Profils philosophiques et politiques*, Paris, Gallimard, 1974, pp. 193-214.

<sup>12</sup> Ernst Bloch, *Das Prinzip Hoffnung* (PH), Francfort, Suhrkamp Verlag, 1979, III, pp. 1408, 1412-13, 1524. Il s’agit d’un thème largement développé dans l’ouvrage *L’athéisme dans le christianisme*, Paris, Gallimard, 1981.

bourgeoises de la sécularisation. Il ne s'agit pas d'opposer à la croyance les banalités de la libre pensée, mais de sauver, en les transportant vers l'immanence, les trésors d'espérance et les contenus de désir de la religion, trésors parmi lesquels on trouve, sous les plus diverses formes, l'idée communiste : du communisme primitif de la Bible (souvenir des communautés nomades) au communisme monastique de Joachim de Flore et jusqu'au communisme chiliastique des hérésies millénaristes (albigeois, hussites, taborites, anabaptistes). Pour mettre en évidence la présence de cette tradition dans le socialisme moderne, Bloch conclut malicieusement son chapitre sur Joachim de Flore avec une citation peu connue et assez étonnante du jeune Friedrich Engels : "La conscience de soi de l'humanité est le nouveau Graal autour duquel les peuples se rassemblent pleins de joie... Telle est notre tâche : devenir les chevaliers de ce Graal, ceindre l'épée pour lui et risquer joyeusement notre vie dans la dernière guerre sainte qui sera suivie du Royaume millénaire de la liberté".<sup>13</sup>

Ce que le marxisme apporte de nouveau, c'est la *docta spes* (espérance savante), la science de la réalité, le savoir actif tourné vers la praxis transformatrice du monde et vers l'horizon de l'avenir. Contrairement aux utopies abstraites du passé – qui se limitaient à opposer leur image-souhait au monde existant – le marxisme part des tendances et des possibilités objectives présentes dans la réalité elle-même : c'est grâce à cette médiation réelle qu'il permet l'avènement de l'*utopie concrète*.

Entre parenthèses : malgré son admiration à l'époque (avant 1956) pour l'Union soviétique – et son manque de critique envers le système bureaucratique et dictatorial qui régnait sur les Pays de l'Est – Bloch ne confondait pas le "socialisme réel" avec cette utopie concrète, qui restait à ses yeux une tendance-latence inachevée, une image-souhait qui n'a pas encore été accomplie. Son système philosophique était entièrement fondé sur la catégorie du Non-encore-être, et pas sur la légitimation rationnelle d'un quelconque État "réellement existant".

Le marxisme de Bloch était assez hétérodoxe : tandis que Marx avait pris congé de l'utopie et que Engels prônait, dans une célèbre brochure de 1888, la passage du socialisme "de l'utopie à la science", Bloch n'hésite pas à inverser cet ordre. Certes, il ne nie pas la nécessité de la science : le socialisme ne peut jouer son rôle révolutionnaire que dans l'unité inséparable de la sobriété et de l'imagination, de la raison et de l'espoir, de la rigueur du détective et de l'enthousiasme du rêveur. Selon une expression devenue célèbre, il faut fusionner le courant froid et le courant chaud du marxisme, tous les deux également indispensables.

---

<sup>13</sup> PE II, pp. 66-67, 82-87, PH, III, p. 1454, 1519-1526, 1613.

Cependant, il établit entre eux une claire hiérarchie : le courant froid existe *pour le courant chaud*, au service de celui-ci.<sup>14</sup>

Le “courant chaud” du marxisme inspire à Bloch ce qu’il appelle son “optimisme militant”, c’est-à-dire son espérance active dans le *Novum*, dans l’accomplissement de l’utopie. Hans Jonas a critiqué “l’optimisme impitoyable” de Bloch et il est vrai que parfois l’auteur du *Principe Espérance* semble tomber dans ce genre de travers. Cependant, il est juste de rappeler qu’il critique très explicitement ce qu’il appelle “l’optimisme plat de la foi automatique dans le progrès”. Considérant que ce faux optimisme tend dangereusement à devenir un nouvel opium du peuple, il pense même qu’une “pincée de pessimisme serait préférable à cette foi aveugle et plate dans le progrès. Car un pessimisme soucieux de réalisme se laisse moins facilement surprendre et désorienter par les revers et les catastrophes”. Il insiste par conséquent sur le “caractère objectivement non garanti” de l’espérance utopique.<sup>15</sup>

Dans un hommage à Ernst Bloch, Theodor Adorno, un des penseurs les plus pessimistes du siècle, faisait valoir que l’auteur du *Principe Espérance* est un des très rares philosophes de notre époque que n’ont jamais abandonné la pensée d’un monde sans domination ni hiérarchie.<sup>16</sup>

---

<sup>14</sup> *PH*, III, pp. 1606-21.

<sup>15</sup> *PE*I, pp. 240-41 et *PH*, III, pp. 1624-25.

<sup>16</sup> T.Adorno, *Noten zur Literatur*, Francfort, Suhrkamp Verlag, 1971, II, p. 150.